

On vous parle du Brésil : Carlos Marighela
de Chris Marker

Remarque : cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

[la bande son de cet épisode est composé d'une voix off et d'interviews de personnages anonymes. La première est alignée à gauche, les secondes sont décalé de 2 cm sur la droite. La copie acquise auprès d'ISKRA ne comporte pas de générique de début]

Lorsque la télévision donnera aux choses et aux gens leur vraie place, on y entendra par exemple ceci :

« Nous sommes le 4 novembre 1970. Il y a un an, Carlos Marighela tombait assassiné par le régime le plus abject qu'on puisse trouver sur cette planète : la dictature des généraux du Brésil. Un de ses camarades, qui a vécu la vie de son groupe, nous parle de lui :

- Il est entré et m'a serré la main, et m'a traité par mon nom. Il m'a immédiatement donné un surnom, en plus de celui de mon nom de guerre. Il m'a donné un surnom. "Salut", il m'a dit. Il a inventé comme ça un surnom.

En fait, cette interview a été enregistrée à Cuba où vivent beaucoup de Brésiliens en exil. Celui-ci, qui peut avoir à retourner au Brésil, a dû, par conséquent, rester anonyme.

- Le contact avec Marighela nous rassurait parce que c'était toujours absolument stable et il donnait beaucoup d'importance à cette stabilité, même aux manifestations extérieures, tu vois : la propreté et... il croyait important que tout le monde doit être toujours propre, si possible avec cravate, tout ça, pour la police, parce que la police, étant une police de classe et... tous ceux qui... sont mal foutus... comme l'ennemi.

Brésil 1968 : après quatre ans de dictature militaire, de répression dans les syndicats et les universités, le peuple se réorganise pour faire face au pouvoir des généraux. Les premières grèves d'ouvriers éclatent à Sao Paulo, Minas et Rio de Janeiro. Pendant ce temps. les étudiants descendent sur le pavé et attaquent la dictature, employant des tactiques de combats de rues et démoralisant chaque jour davantage l'ennemi. Les manifestations de masse se succèdent. Suivant l'exemple des étudiants, d'autres secteurs de la population commencent à s'organiser et rompent avec l'immobilisme et la légalité imposée par la dictature. Occupations, défilés, grèves, luttes contre la censure, captures de policiers échangés ensuite contre des prisonniers politiques, telles sont les luttes des masses. Le rôle des ecclésiastiques est remarquable.

- On avait, même on a et on avait dans l'organisation des camarades catholiques. Une fois, Marighela était en train de parler avec un camarade très croyant et parlait de son projet révolutionnaire, des mesures à être prises par le pouvoir révolutionnaire, par le peuple armé, et la conversation était très vivante, très chaleureuse et, à la fin, Marighela s'est dit au... « Tiens, toi, tu es catholique ; moi, je pense que dans le fond nous sommes tous communistes ». Et l'autre a dit : « Non, je pense que nous sommes tous des chrétiens ».

C'est aussi en 1968 que l'Action de libération nationale (ALN), dirigée par Carlos Marighela, déclenche la lutte armée au Brésil sous la forme de la guérilla urbaine. Pour la première fois, la dictature mentionne comme actions révolutionnaires : le terrorisme, les assauts de banques, la liquidations des espions étrangers, les attaques des casernes, les vols d'armes et d'explosifs. Par ces actions, Marighela et l'ALN offrent une issue concrète au mouvement de masse qui était violemment réprimé.

- Il était très exigeant par rapport à ses militants, par rapport aux militants de l'organisation. Il croyait pas qu'il faudrait être un surhomme. Il a dit que la révolution, c'est l'affaire du peuple et le peuple n'est pas composé de surhomme. Mais pour ceux qui étaient à l'avant-garde, il jugeait indispensable de se perfectionner dans l'action.

Pour contrecarrer ces actions révolutionnaires, le pouvoir se dote de lois d'une extrême violence et met en mouvement une terreur policière qui n'a de précédent que dans le nazisme. Mais cette cruauté du pouvoir renforce aussi le nombre de ses ennemis.

Pendant l'année 1968, l'ennemi avait tiré sur les étudiants et sur les masses, faisant beaucoup de pertes parmi les combattants de rues, en général désarmés. L'expérience va leur montrer que de petits groupes d'hommes armés, organisés pour les attaques des banques et des casernes, pouvaient, malgré leurs limites, être utilisés pour affronter la puissance de feu supérieure de l'ennemi. Ces actions de petits groupes n'excluent pas, pour Marighela, la lutte ni l'action des masses, mais elles leur sont nécessaires. Sans hommes armés, on ne peut rien contre la dictature.

À la suite de la défaite des forces populaires face au coup d'état de 1964, Marighela s'était battu au sein du Parti communiste brésilien, dont il était membre du Comité central, pour amener le Parti à cette pratique révolutionnaire de l'action. En décembre 1966, après deux ans d'une lutte interne qui a secoué le Parti de haut en bas, Marighela écrit à ses camarades du Comité exécutif :

« Chers Camarades, je vous écris pour donner ma démission du Comité exécutif. Les divergences sur le plan politique et idéologique sont très grandes et la situation qui s'est créée est devenue insupportable. Après avoir dit et répété qu'à la violence des classes dominantes, il faut opposer celle des masses, rien n'a été fait pour qu'aux paroles correspondent des actes. On continue à prêcher le pacifisme par manque d'élan et de conscience révolutionnaire, ce qui ne naît que de la lutte. Pour le Brésil, il n'y a qu'une issue : la lutte armée. »

[Interview sans précision]

- Est-ce que... lui-même, Marighela, était un homme violent ?
- Absolument pas. Il était très gentil. À l'intérieur de l'organisation et avec d'autres camarades révolutionnaires, d'autres groupes révolutionnaires, c'était toujours la persuasion. Avec les gens qui étaient de l'autre côté de la barrière, sa façon de se conduire, c'était toujours la persuasion. Mais, vis-à-vis de l'ennemi, si on le voyait, par exemple, dans une attaque de banque, c'était vraiment un type redoutable.

Quelques mois après, Marighela est exclu du Parti communiste brésilien. Avec lui, sont aussi limogés d'autres membres du Comité central qui menaient la lutte politique et idéologique à l'intérieur du Parti. Cependant, il n'est pas question, pour Marighela, de former tout de suite

un nouveau parti. Pour lui, l'action révolutionnaire s'impose et seul son déclenchement pourra créer les conditions favorables à la construction du parti révolutionnaire.

- Il disait que, nous, on devrait remplir notre rôle d'internationalisme prolétarien en réalisant la révolution brésilienne, en abattant le pouvoir bourgeois au Brésil et en expulsant l'impérialisme américain du Brésil... Il ne croyait pas nécessaire de faire de la critique des différentes positions des pays révolutionnaires, des pays socialistes avec ou sans guillemets. Enfin, c'était pas à lui de le dire. C'était pas à nous de le dire. Et il ne posait pas cette question comme un préalable à son action.

En août 1967, se tient à la Havane la première conférence de l'Organisation Latino-Américaine de Solidarité : la OLAS. Derrière l'estrade officielle se dresse le portrait d'Ernest Che Guevara.

- Il nous a dit une fois que dans notre groupe, que... il pensait vraiment que on allait encore vivre des temps très durs, mais très dure même, jusqu'à la prise du pouvoir. Mais qu'il pensait que le temps le plus dur, que la révolution même, allait commencer après la prise du pouvoir.

Marighela rallie les principales thèses de la OLAS et c'est en rentrant au Brésil qu'il définit les principes de son organisation : l'Action de libération nationale. La première phase de cette stratégie comportait le déclenchement de la guérilla urbaine, préparation pour la guérilla rurale. Marighela joint les actes aux paroles et se lance courageusement, avec son organisation, dans les actions armées qui visent à se procurer les moyens pour la lutte révolutionnaire.

- Je me souviens une fois qu'on lui a communiqué la mort d'un camarade qui était vraiment très proche de lui, auquel... qu'il aimait beaucoup et qui... qui était avec nous depuis le début des actions armées... Il était vraiment le plus vaillant, le plus valable de l'organisation. Et, quand on lui a communiqué la mort du camarade et les circonstances de la mort, on savait qu'il était vraiment très très frappé par l'histoire, mais il a gardé un petit silence, comme s'il assimilait le coup, tu vois, et après, il a dit : « Je ne veux pas en juger en ce moment avec ces éléments que vous m'apportez, mais apparemment, il a commis une erreur et maintenant, c'est comme ça, si on commet une erreur, on perd la vie... », et plus jamais il a commenté.

En septembre 1969, presque 2 ans après le début des actions armées, l'ambassadeur américain au Brésil est enlevé à Rio de Janeiro par un commando de l'Action de libération nationale et du Mouvement révolutionnaire du 8 octobre. Il sera échangé contre 15 militants emprisonnés qui seront dirigés vers le Mexique. Ces militants viennent de différentes organisations révolutionnaires. Ils couvrent pratiquement toutes les tendances. Parmi eux, un ancien camarade de Marighela au Parti communiste : le vieux Gregorio Bezerra. Pour Marighela, l'enlèvement de l'ambassadeur est aussi une occasion pour démontrer l'importance de l'union des forces révolutionnaires. Cet enlèvement marque le sommet du mouvement de guérilla urbaine. La répression s'abat avec une violence inouïe sur tous les fronts d'opposition à la dictature militaire. Les tortures systématiques font leur apparition en tant que méthode pour essayer de contenir la poussée du mouvement révolutionnaire. Toutes les personnes soupçonnées d'opposition au régime tombent sous la répression. Ni les prêtres, ni les religieuses, ni les enfants n'échappent à la fureur des bourreaux de la dictature.

Mais, toute cette campagne de répression ne réussit pas à empêcher la continuité des actions armées en ville.

Peu après l'enlèvement de l'ambassadeur américain, Marighela adresse un appel au peuple de l'État de Guanabara : [en version originale, puis traduction voix off en français]

« Au peuple révolutionnaire de Guanabara : la guerre révolutionnaire continue à se développer et il n'y a rien qui puisse l'arrêter ».

La dictature essaie néanmoins d'annihiler la résistance populaire. Elle fait appel au tristement célèbre Escadrons de la Mort, groupe parapoliticien chargé des assassinats des hors-la-loi.

Le 4 novembre 1969, Carlos Marighela est attiré dans une embuscade et tombe sous les balles de 80 policiers, armés de revolvers et mitraillettes. La dictature le considérait son ennemi public n° 1 et croyait qu'en le tuant, elle mettrait un terme à la lutte révolutionnaire du peuple brésilien. Mais l'idée de l'action, toujours présente dans la pensée de Marighela et pour laquelle il avait donné sa vie, était déjà acquise par un grand nombre de militants révolutionnaires.

- Et même pour la masse, Marighela était un point de référence, tu vois. Lui, personnellement, était le summum d'un type d'actions et pour un moment, les gens ont cru que si lui, qui était Marighela, avait disparu, ce serait beaucoup plus difficile de continuer la lutte sans lui. Mais, de même que la mort du Che... la mort du Che n'a pas signifié la fin des perspectives révolutionnaires de l'Amérique latine – mais, au contraire, la figure du Che s'est transformée dans un drapeau révolutionnaire pour le peuple latino-américain –, la figure et l'exemple de Marighela doivent fructifier certainement, et ont déjà fructifié, par rapport au Brésil, à l'intérieur du Brésil.

[...]

Comment ?... C'était par l'histoire de dire « lorsque je tombe, il y aura d'autres pour prendre mon fusil... » ou je ne sais quoi. Pour lui, il n'était pas une position rhétorique, mais c'était, ben... il jugeait que l'action avait, comme une des conséquences possibles, la mort.

Carlos Marighela [carton final]